

**Alf Grannes**, *Turco-Bulgaria. Articles in English and French concerning Turkish influence on Bulgarian*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 1996, 320 p. (coll. Turcologica 30), ISBN 3-447-03819-5.

Il demeurerait préférable il n'y a pas si longtemps encore de ne pas évoquer en Bulgarie l'héritage ottoman malgré la présence d'une importante minorité turcophone qui représente encore aujourd'hui près de 7 % de la population à l'heure actuelle et malgré celle des Pomaks, ces Bulgares des Rhodopes islamisés du temps où la Sublime-Porte dominait le pays. Cette attitude intolérante était devenue au cours des dix dernières années du pouvoir communiste un moyen démagogique de gouvernement selon une logique qui préfigurait celle du nettoyage ethnique de la décennie 1980 et que nous pouvons inscrire dans la tradition des échanges forcés de population des guerres balkaniques. Le gouvernement avait alors même voulu bulgariser d'autorité les noms de famille des turcophones, ce qui provoqua le départ de 369 000 d'entre eux vers la Turquie et amorça cette déstabilisation qui devait être finalement fatale au régime en place.

Et pourtant, comment ignorer l'héritage et les richesses laissées par près de cinq siècles de présence ottomane ? Alf Grannes cite l'écrivain bulgare Ljudmil Stojanov qui déclarait dans les années trente dans son étude intitulée *Bulgaristan* (!) : « Il n'est point nécessaire de prouver que nous sommes aujourd'hui un état à moitié oriental. La domination séculaire de notre pays et de notre peuple par les Turcs a laissé des traces indélébiles dans notre géographie, notre ethnographie, notre langue, nos mœurs et même notre men-

talité » (pp. 31-32). Autant dire que pour les Bulgares renier cet héritage équivaut à s'automutiler, s'appauvrir, en quelque sorte se renier. Car, comme le rappelait le Prince Nikolai Troubetzkoy dans une étude célèbre : « Pour chaque nation, être sous un joug étranger n'est pas seulement un malheur, c'est aussi une école »<sup>1</sup>.

Depuis lors les temps ont bien changé. A la « désorientalisation » poursuivie avec obstination depuis le mouvement de libération nationale du XIX<sup>e</sup> siècle a succédé, comme dans tous les anciens pays communistes, la « désidéologisation ». Les « turcismes », ces tournures et vocables légués au bulgare par l'osmanli, refont surface après avoir dû longtemps trouver refuge sur les marges linguistiques, dialectes et argots ; la jeunesse bulgare s'intéresse désormais à ce qui se passe sur les rives du Bosphore, découvre la langue turque, suivant une réorientation générale bien symbolisée par le changement à Sofia du « Lenin boulevard » en « Carigradsko šose (« Avenue de Constantinople » (cf. p. 27). Le livre d'Alf Grannes qui traite des « turcismes » en bulgare est donc tout à fait d'actualité ; l'A. veut en effet démontrer ou rappeler l'influence qu'a exercée le turc sur le bulgare, influence longtemps méconnue, occultée ou niée, et par là même, de toute évidence, prôner le dialogue, la compréhension et la tolérance entre les deux composantes, bulgarophone et turcophone, du pays.

La personnalité de l'A. se laisse deviner derrière ce projet ; tout d'abord, Alf Grannes est un Norvégien ; or, on sait que la Norvège a rompu de façon pacifique, en 1905, l'union avec la Suède qui lui avait été imposée en 1814. Le même esprit de tolérance marque la situation linguistique du pays, caractérisée par deux variantes de norvégien traitées en parfaite égalité : d'une part le dano-norvégien, dit *riksmål* ou *bokmål*, et le *landsmål*, ou *nynorsk*, constitué à l'époque du Romantisme sur la base des parlers ruraux de la côte atlantique et qui fut codifié en 1885. La Norvège qui n'a toujours pas de langue littéraire commune démontra ainsi qu'une nation peut très bien prospérer dans le respect des différences. Nous savons par ailleurs que l'épouse d'Alf Grannes est originaire de la région autonome des Karatchaïs au pied du Caucase, dans l'ex-URSS, et qu'elle appartient donc à une ethnie de langue turke et de

1. N.S. Troubetzkoy, « L'élément touranien dans la culture russe », in id. *L'Europe et l'humanité. Ecrits linguistiques et paralinguistiques* (traduction et préface de P. Sériot), Sprimont (Belgique), Mardaga, 1996, p. 149. (Cet article date de 1925.)

tradition musulmane qui fut injustement déportée en Asie par Staline avant d'être réhabilitée et réintégrée dans sa patrie d'origine. Autant dire que l'A., tout en étant professeur de slavistique à l'université de Bergen, est également familier des langues turques et qu'il est particulièrement sensible aux problèmes rencontrés par les ethnies minoritaires dans l'ancien bloc soviétique.

L'A. a en effet choisi de « réhabilité » en quelque sorte le versant turc de la nation et de la culture bulgares en étudiant les « turcismes » en bulgare. Travail de longue haleine que celui qui est rassemblé ici : sur les douze articles de l'ouvrage, dix avaient été publiés entre 1969 et 1992 ; l'A. y a ajouté deux inédits et a procédé à une mise à jour et une révision générale afin de rendre l'ensemble cohérent et d'actualité ; on relèvera que neuf articles sont rédigés en français et seulement trois en anglais, ce qui mérite d'être souligné à notre époque où l'anglo-américain occupe le devant de la scène mondiale.

Cette défense et illustration des turcismes en bulgare s'opère en trois temps successifs. Dans un premier temps, l'A. brosse un tableau général des influences exercées par le turc sur le bulgare dans un article « Turkish influence on Bulgarian » (pp. 1-30), sorte de synthèse, et il fait le point sur la question à partir de la bibliographie existante. Il souligne ici que le turc a été jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle la grande langue de prestige et de culture en Bulgarie, citant le linguiste Petar Skok qui écrivait en 1935 : « Ce n'était pas là seulement la langue des conquérants, des soldats et des représentants du gouvernement, comme on le pensait à tort, mais aussi la langue d'une civilisation considérée par les sujets parlants balkaniques comme supérieure à la leur » (p. 3)<sup>2</sup>. Après avoir passé en revue tous les turcismes (en phonologie, syntaxe, lexicologie, etc.), l'A. évoque un passé proche où le terme de « turcisme » était interdit et contourné par des artifices divers ; la langue de bois à l'honneur autorisait joliment que l'on parlât à la place d'« orientalismes » ; ou bien encore on remontait le cours des emprunts pour lesquels le turc avait servi de relais pour ne plus parler

---

2. Je me permettrai ici d'évoquer un souvenir personnel ; il y a dix ans de cela, visitant la Bulgarie, je m'étais entendu dire par un guide autochtone qui voulait mieux me faire sentir les horreurs passées du joug ottoman (*ottomanovo igo*) que c'était alors comme si la France du XIX<sup>e</sup> siècle avait été conquise par l'Algérie...

que d'« arabismes » ou d'« iranismes » ; à moins encore que l'on ne surestime dans les processus d'emprunt le rôle des Gagaouzes, cette minorité turcophone qui présentait l'immense avantage d'être chrétienne... Mais le changement est venu, après des décennies d'intolérance et de domination sans partage du russe, et le symbole en est peut-être ce néologisme américano-turc désormais à l'honneur de *čenčadžija*, hybride de l'anglo-américain *to change* et du suffixe turc adopté en bulgare < *džija* > ... (p. 30) et qui signale que l'on redécouvre les vertus du marché des devises officiel.

Dans un second temps, l'A. donne des exemples de l'influence turque sur le bulgare. Fort habilement, dans son entreprise de réhabilitation, il interroge d'abord l'œuvre de deux classiques de la littérature bulgare, le premier dramaturge bulgare Dobri Vojnikov (1833-1878) (pp. 31-84) et le grand écrivain Ivan Vazov (1850-1921) (pp. 85-134), deux écrivains qui ont joué un rôle décisif dans la formation du bulgare littéraire au XIX<sup>e</sup> siècle. Il a bien, ce faisant, conscience des difficultés de son entreprise qui pourrait paraître à certains sacrilège, ce que suggère le sous-titre de l'article : « A balanced view of a delicate matter »... L'A. montre l'importance des turcismes dans les œuvres envisagées, en dresse des lexiques exhaustifs ; il souligne que si Vazov était puriste, il était néanmoins beaucoup moins sévère vis-à-vis des turcismes, auxquels il était disposé à faire une place, comme s'il les avait sentis plus proches, qu'aux emprunts venus des langues occidentales et lointaines.

L'A. montre ensuite à quel point les turcismes avaient imprégné le bulgare parlé dans la ville de Šumen, en Bulgarie orientale, où il y avait encore dans les années vingt une très importante population turcophone (pp. 135-158) ; il passe pour ainsi dire de locuteurs, certes prestigieux, mais individuels, à une collectivité, prouvant du coup la vitalité de ces turcismes qui, dans le cas présent, admettaient même des variantes régionales !

On en vient ensuite à quatre articles qui étudient les substantifs bulgares formés à l'aide du suffixe turc < *lx<sup>4</sup>k* > qui connaît plusieurs adaptations en bulgare : *-лик*, *-лък*, *-люк*, *-лук*. La conclusion est celle d'une lente « bulgarisation » de ce suffixe emprunté et d'une restriction progressive de ses emplois au profit des suffixes slaves *-ство* et *-щина*.

L'A. tente ensuite de délimiter les rôles respectifs de l'*izafet* turc (la séquence de détermination typique des langues turques : *determinans-determinatum*) et de la composition slave par apposition dans les composés du bulgare (pp. 250-258).

Il termine enfin par une étude stimulante consacrée au redoublement expressif dit *mühleme* en bulgare et dans toutes les langues soumises des Balkans au Caucase à l'influence de l'osmanli, suggérant sans le dire l'existence d'une éventuelle « alliance de langues » (*Sprachbund*) dans tout cet immense territoire en fonction des turcismes qui s'y sont implantés. Du coup, le bulgare et ses turcismes sont replacés dans un contexte beaucoup plus large, comme si l'A. avait voulu sortir ce bulgare de l'« autarcie intellectuelle »<sup>3</sup> où on aurait voulu le confiner et lui ouvrir les portes du vaste monde.

Au terme de cette belle démonstration trinaire on peut penser que l'A. a tenu son pari ; oui, l'empreinte turque sur la langue bulgare doit être non seulement admise mais aussi revendiquée, elle fait partie intégrante de la bulgarité et contribue à l'insérer dans le concert des nations. Mais cet ensemble d'études constitue aussi une irremplaçable mise à jour scientifique sur un problème linguistique trop longtemps occulté et minoré. Les lexiques constitués à partir de dépouillements systématiques qu'on trouvera dans l'ouvrage constituent comme une ébauche du dictionnaire des turcismes en bulgare, lequel reste à faire, alors que le serbo-croate et le russe (pour les « turkismes ») en possèdent déjà un<sup>4</sup>. Mais nous apprenons que l'A. vient d'entreprendre ce grand œuvre, assisté du bulgariste norvégien d'Oslo Kjetil Rå Auge (Université d'Oslo) et de la turcologue Hayriye Yenisoj (Université d'Ankara) émigrée de Bulgarie dans les années soixante ; ce sera *A Dictionary of Turkisms in Bulgarian* pour lequel ont déjà été collectés plus de 8 000 vocables. Nous souhaitons un plein succès à leur entreprise. Regrettons seulement pour conclure que l'A. n'ait pas fait d'allusion à l'élément protobulgare, ces nomades d'origine turque qui,

3. A. Dauzat, *Tableau de la langue française*, Paris, Payot, 1987, p. 53 (coll. Petite bibliothèque Payot). Le recentrage de la Bulgarie vers ses voisins de la Mer Noire, voire du Caucase, est une réalité à l'heure actuelle.

4. Cf. A. Škalić, *Turcismi u srpskohrvatskom jeziku*, Sarajevo, 1966 (8 742 entrées) ; E.N. Šipova, *Словарь тюркизов в русском языке*, Alma-Ata, 1976 (près de 2 000 entrées).

par leur fusion avec des tribus slaves au VII<sup>e</sup> siècle, sont aux origines de la Bulgarie. N'y aurait-il pas là le meilleur argument à opposer aux partisans de la « pureté ethnique » dans les Balkans ?<sup>5</sup>

*Roger Comtet,  
Université de Toulouse-Le Mirail,  
Département de slavistique - CRIMS*

---

5. Cf. St. Mladenov, « Vestiges de la langue des Protobulgares touraniens d'Asparuch en bulgare moderne », *Revue des études slaves*, I/1-2, 1921, pp. 38-53.